

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Pendant l'écriture de ce livre, la sonde spatiale Cassini s'est désintégrée dans l'atmosphère de Saturne ; l'atterrisseur Schiaparelli s'est écrasé sur Mars, dans le paysage rocheux et rouillé de la planète qu'il devait analyser ; un Boeing 777 a disparu sans laisser de trace sur son trajet entre Kuala Lumpur et Pékin ; à Palmyre, les temples de Bêl et de Baalshamin, la façade du théâtre romain, l'arc de triomphe, le tétrapyle et des parties de la Grande colonnade ont été dynamités ; à Mossoul en Irak, la Grande Mosquée al-Nouri ainsi que la mosquée du prophète Jonas ont été détruites et, en Syrie, le monastère primitif de Mar Elia n'a été réduit en cendre ; lors d'un tremblement de terre à Katmandou, la tour Daharahara s'est effondrée pour la seconde fois ; l'érosion et le vandalisme ont eu raison d'un tiers de la Muraille de Chine ; des inconnus ont volé la tête du cadavre de Friedrich Wilhelm Murnau ; le lac Atescatempa au Guatemala, autrefois célèbre pour son eau bleu-vert, s'est asséché ; la Fenêtre d'Azur, une formation rocheuse rappelant l'arc d'un portail, s'est écroulée dans la mer Méditerranée face à Malte ; le murin de Bramble Cay, endémique de la Grande Barrière de corail, s'est éteint ; le dernier spécimen mâle des rhinocéros blancs du Nord a dû être euthanasié à l'âge de quarante-cinq ans, et seuls deux animaux de cette sous-espèce lui survivent : sa fille et sa petite-fille ; l'unique échantillon d'hydrogène métallique, obtenu au terme de 80 ans d'efforts vains, a disparu d'un laboratoire de l'université Harvard, et personne ne sait si la particule microscopique a été volée ou détruite, ou si elle est tout simplement retournée à l'état gazeux.

Pendant l'écriture de ce livre, un bibliothécaire de la New York Schaffer Library a trouvé dans un almanach de 1793 une enveloppe contenant plusieurs touffes de cheveux gris-argenté de George Washington ; un roman jusqu'alors inconnu de Walt Whitman et l'album disparu du jazzman saxophoniste John Coltrane, *Both Directions At Once*, ont refait surface ; dans le cabinet d'estampes de Karlsruhe, un stagiaire de dix-neuf ans a découvert des centaines de dessins de Piranèse ; on a réussi à déchiffrer une double page du journal d'Anne Frank sur laquelle du papier kraft avait été collé ; le plus vieil alphabet du monde, gravé sur des tablettes en pierre il y a 3 800 ans, a été identifié ; les données de photographies prises en 1966-1967 par les orbiteurs lunaires ont pu être reconstituées ; des fragments de deux poèmes de Sappho encore inconnus ont été découverts ; dans la savane arborée brésilienne, des ornithologues ont aperçu à plusieurs reprises des colombes aux yeux bleus, une espèce considérée comme éteinte depuis 1941 ; des biologistes ont découvert la *deuteragenia ossarium*, une espèce de guêpe qui construit pour ses petits des nids à plusieurs alvéoles, et leur laisse dans chaque pièce une araignée morte pour qu'ils se nourrissent ; *Erebus* et *Terror*, les navires de l'expédition Franklin qui échoua en 1948, ont été localisés en Arctique ; au nord de la Grèce, des archéologues ont dégagé un gigantesque tumulus qui n'a probablement pas été la dernière demeure d'Alexandre le Grand, mais peut-être bien celle de son compagnon Héphestion ; près du complexe d'Angkor Vat a été découverte la première capitale khmère, Mahendraparvata, qui aurait été pendant un temps la plus grande cité du Moyen Âge ; dans la nécropole de Saqqarah, des archéologues sont tombés sur un atelier de momification ; dans la constellation du Cygne, à 1 400 années-lumière de notre soleil, dans ce qu'on appelle une zone habitable, un corps céleste a été trouvé sur lequel – puisque sa température moyenne est à peu près au niveau de celle de la terre – il pourrait bien y avoir, ou y avoir eu, de l'eau et par conséquent de la vie aussi, du moins telle que nous nous représentons la vie.





AVANT-PROPOS

Un jour d'août, il y a quelques années, je visitais une ville du Nord. Elle se trouve dans l'une des dernières échancrures d'un bras de mer qui, depuis la période glaciaire, pénètre loin à l'intérieur des terres, et dans les eaux duquel se trouvent des harengs au printemps, des anguilles en été, des morues en automne et en hiver des carpes, des brochets et des brèmes, si bien que le métier de pêcheur y est exercé jusqu'à ce jour. Ces hommes habitent depuis des siècles avec leurs familles un quartier à proprement parler pittoresque qui ne comprend pas grand-chose d'autre que deux rues pavées, un étendoir pour les filets et un couvent encore occupé par deux vieilles dames nobles. En bref, il s'agit de l'un de ces endroits qui semblent hors du temps et dans lesquels on succombe bien trop facilement à la tentation de s'imaginer intact un passé aussi vague que séduisant. Pourtant, ce dont je garde un souvenir spécifique — ce ne sont ni les rosiers en fleur et les hautes mauves devant les maisons basses blanchies à la chaux, ni les couleurs vives des portes en bois peint ou les passages étroits, entre les bâtiments, qui mènent directement au quai en pierre — c'est le fait étrange de trouver au centre du village, plutôt qu'un marché, un cimetière ombragé de jeunes tilleuls verts encerclé d'une barrière en fonte ; le fait qu'à l'exact endroit où d'ordinaire des marchandises sont échangées contre de l'argent, les morts étaient occupés à faire ce qu'une croyance illusoire et indestructible nous pousse à appeler « reposer ». Mon étonnement, que j'ai d'abord pris pour de la gêne, était grand et s'est intensifié lorsqu'on me fit remarquer la maison d'une femme qui, depuis ses fourneaux, pouvait regarder, tout en cuisinant, la tombe de son fils

mort trop jeune, et j'ai compris que la tradition multiséculaire de la Guilde des morts, qui se chargeait dans ce village des rites d'enterrement, avait conduit à préserver, entre les membres déjà morts et encore vivants d'une même famille, une proximité que je connaissais jusqu'ici uniquement aux habitants de quelques îles du Pacifique. Naturellement, j'avais déjà visité des sites funéraires remarquables auparavant : l'île aux morts de San Michele par exemple – avec ses hauts murs de briques rouges qui surgissent des eaux bleu-vert dans la lagune vénitienne, pareils à une forteresse imprenable –, ou bien l'animation bigarrée de la foire annuelle du *Hollywood Forever Cemetery* lors du *Día de los Muertos* que la population mexicaine célèbre tous les ans – avec ses tombes parées d'orange et de jaune et ses crânes en sucre coloré et en papier mâché, que l'état de putréfaction avancé condamne à un rictus éternel. Mais aucun de ces endroits ne m'a émue autant que le cimetière de ce village de pêcheurs et sa singulière organisation spatiale – une sorte de compromis entre un carré et un cercle – dans laquelle je croyais reconnaître un symbole de l'utopie monstrueuse que j'y voyais matérialisée : vivre avec la mort devant les yeux. J'ai longtemps été persuadée qu'on y était plus proche de la vie, précisément parce que les habitants de ce lieu, dont le nom signifie « petite île » ou bien « entouré d'eau » en danois, avaient littéralement fait une place aux morts parmi eux, au lieu de les bannir du centre des communes vers les portes des villes – comme cela se fait d'ordinaire sous nos latitudes, même si l'espace urbain, de par sa croissance désinhibée, met souvent peu de temps à réabsorber les sépultures.

C'est seulement maintenant, au moment où j'achève l'écriture de ce livre dans lequel les manifestations variées de la désagrégation et de la destruction jouent un rôle central, que je reconnais qu'il s'agit simplement de l'une des innombrables manières de composer avec la mort, et qu'elle n'est au fond ni plus maladroite ni plus respectueuse que celle des Callaties, qui, selon Hérodote, avaient l'habitude de manger

leurs défunts parents et furent horrifiés d'apprendre que les Grecs avaient pour coutume d'incinérer les leurs. Car qui est plus proche de la vie ? Celui qui se rappelle sans cesse qu'il va mourir ou celui qui arrive à refouler la mort ? Les avis sur le sujet sont aussi contradictoires que sur la question de savoir ce qui est le plus terrible : la perspective que tout aura une fin ou qu'il pourrait ne pas y en avoir ?

Incontestablement, la mort et le problème qui l'accompagne – à savoir : comment composer avec l'absence soudaine d'une personne et la présence simultanée de ce qui en reste, depuis la dépouille jusqu'aux biens désormais dépourvus de propriétaire – ont exigé des réponses et engendré au cours du temps des actes dont la signification a excédé leur objectif simple et a conduit nos premiers ancêtres à quitter la sphère de l'animalité pour celle de l'humanité. Le fait de ne pas livrer tout bonnement les restes de nos congénères au processus naturel de décomposition est en général considéré comme le propre de l'humanité, bien qu'on observe des comportements comparables chez d'autres mammifères placentaires : les éléphants, par exemple, se rassemblent autour du membre du troupeau en train de mourir, le caressent pendant des heures avec leurs trompes en poussant des barrissements furieux et essaient même souvent de remettre debout le corps sans vie avant de finir par recouvrir la dépouille de terre et de branches. Et des années plus tard, ils se rendent encore régulièrement sur ces lieux de mort, ce qui requiert sans aucun doute une bonne mémoire, et peut-être même une certaine représentation de l'au-delà que nous sommes en droit de nous figurer comme aussi fantastique que la nôtre et tout aussi peu vérifiable.

La césure de la mort est le point de départ de l'héritage et du souvenir, et la lamentation funéraire la source de toute culture. L'espace désormais béant, le silence soudain sont emplis de chants, de prières et d'histoires par lesquels ce qui est absent est une fois encore rappelé à la vie. Comme le creux d'un moule, l'expérience de la perte dessine les

contours de ce qu'on déplore, qui finit bien souvent par se transformer en objet de désir à la lumière transfigurante du deuil, ou bien, comme l'a formulé un professeur de zoologie de l'université de Heidelberg dans un petit volume édité par la *Neue Brehm-Bücherei* : « L'Occidental semble avoir parmi ses caractéristiques difficilement compréhensibles d'un point de vue rationnel celle d'estimer ce qui est perdu plus que ce qui existe, sans quoi on ne peut pas expliquer l'étrange fascination que suscite depuis tout ce temps le loup de Tasmanie. »

Les stratégies pour retenir le passé et enrayer l'oubli sont diverses. Si l'on en croit les récits, l'écriture de notre histoire commence par une série de guerres destructrices entre les Perses et les Grecs, et au fondement de l'art de la mémoire, aujourd'hui quasiment oublié, est une catastrophe qui a fait beaucoup de morts : en Thessalie, au début du V^e siècle av. J.-C., une maison a enseveli tous les invités d'une fête en s'effondrant, et le seul survivant, le poète Simonide de Céos, a réussi, grâce à sa mémoire exercée, à se réintroduire par l'esprit dans le bâtiment détruit et à reconstituer le plan de table, ce qui a permis d'identifier les cadavres défigurés par les décombres. Parmi les nombreux paradoxes inhérents à l'alternative stricte entre vie et mort, il y a le fait que déclarer irrémédiablement perdue une personne morte redouble et divise en même temps le chagrin causé par sa perte ; tandis que l'incertitude qui entoure le destin d'un disparu retient ses proches prisonniers d'un cauchemar confus, fait d'espoir inquiet et de chagrin proscrit, qui empêche tout autant de s'y confronter que de continuer à vivre.

Être en vie, c'est faire l'expérience de la perte. La préoccupation de ce qui va arriver est sans doute presque aussi vieille que l'humanité elle-même, puisque l'une des caractéristiques aussi inévitable qu'inquiétante de l'avenir est d'être imprévisible et, dès lors, d'occulter l'heure et les circonstances de la mort. Qui ne connaît pas le charme défensif et doux-amer de la souffrance par anticipation, le besoin fatal de vouloir se préfigurer en pensées ce que l'on craint pour

l'empêcher d'advenir ? On anticipe les ravages, on imagine les catastrophes possibles, et on se croit ainsi à l'abri des mauvaises surprises. Dans l'Antiquité, les rêves contenaient la promesse d'une consolation, puisque les Grecs disaient d'eux que, pareils à des oracles, ils prédisaient ce qui allait se produire et ôtaient ainsi à l'avenir non pas son caractère inéluctable, mais au moins l'effroi de l'inattendu. Nombreux sont ceux qui s'enlèvent la vie par peur de la mort. Choisir la mort peut sembler la manière la plus radicale de triompher de l'incertitude de l'avenir, au prix toutefois d'une existence raccourcie. On raconte que, parmi les cadeaux de la délégation indienne qu'Auguste reçut jadis sur l'île de Samos, se trouvait, en plus d'un tigre et d'un garçon sans bras qui savait se servir de ses pieds comme de mains, un homme du nom de Sarmarus, de la caste des brahmanes, qui prévoyait de mettre lui-même fin à sa vie pour la raison précise qu'elle s'était déroulée comme il le souhaitait. Pour s'assurer que quelque chose d'imprévu n'allait pas tout de même finir par lui arriver, il se jeta riant, nu et oint dans un feu à Athènes, brûla vif, sans aucun doute dans d'atroces douleurs, et la mise en scène de cette mort autodéterminée le fit entrer dans l'histoire, quoique sous la forme d'une curieuse anecdote dans l'un des volumes de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius composée autrefois de 80 tomes et dont le hasard nous a transmis ce passage. Tout ce qui est encore là n'est en fin de compte rien d'autre que ce qui est resté.

Une mémoire qui retiendrait tout, au fond, ne retiendrait rien. La Californienne qui, sans moyen mnémotechnique, peut se remémorer chacun des jours qui se sont écoulés depuis le 5 février 1980, est prisonnière de l'écho de ses propres souvenirs qui déferlent sur elle sans discontinuer – une revenante du stratège athénien Thémistocle qui pouvait appeler par son nom chacun des citoyens de sa ville d'origine et qui fit savoir au mnémotechnicien Simonide qu'apprendre l'art de l'oubli lui semblait plus désirable qu'apprendre celui

de la mémoire : « Je me souviens malgré moi de ce que je ne veux pas ; je ne puis oublier ce que je voudrais. » Mais l'art de l'oubli relève de l'impossible car tout signe est une présence, même lorsqu'il indique une absence. Les encyclopédies affirment connaître par leur nom presque tous ceux qui ont été frappés de *damnatio memoriae* dans l'empire romain.

Il est certes grave de tout oublier. Mais il est encore plus grave de ne rien oublier, car toute connaissance est d'abord engendrée par l'oubli. Si tout s'enregistre indifféremment comme sur un support de stockage électrique, la signification se perd au profit d'un amoncellement désordonné d'informations inutilisables.

Si tout projet d'archivage est porté par le souhait d'imiter son modèle, l'Arche, et de tout conserver, il s'avère que vouloir, par exemple, transformer un continent comme l'Antarctique, ou encore la Lune, en un musée dédié à la Terre qui présenterait démocratiquement, à égalité, toutes les productions culturelles, est une idée aussi totalitaire et vouée à l'échec que celle de rétablir le paradis, dont toutes les cultures humaines perpétuent des représentations originelles et nostalgiques.

Au fond, toute chose est toujours déjà un déchet, tout bâtiment une ruine, toute création rien d'autre qu'une destruction, et il en va de même de toutes les disciplines et institutions qui se targuent de préserver l'héritage de l'humanité. L'archéologie elle-même est une forme de dévastation, quel que soit le degré de prudence et de circonspection avec lesquelles elle prétend s'introduire dans les sédimentations d'époques révolues ; et les archives, les musées et les bibliothèques, les jardins zoologiques et les réserves naturelles ne sont rien d'autre que des cimetières administrés où sont entreposés des biens arrachés au cycle vivant du présent pour les faire accéder au rebut, à l'oubli, comme les événements et figures héroïques dont les monuments peuplent les paysages urbains.

Il faut probablement considérer comme une chance que l'humanité ne sache pas quelles idées formidables, quelles

œuvres poignantes et quels acquis révolutionnaires elle a déjà perdus – peu importe qu'ils aient été détruits volontairement ou qu'ils aient disparu dans le temps. L'inconnu n'encombre personne, pourrait-on penser. Alors il semble tout de même surprenant que de nombreux penseurs européens de l'époque moderne aient considéré comme un phénomène sain, voire salubre, que des cultures sombrent régulièrement. Comme si la mémoire culturelle était un organisme-monde dont les fonctions vitales ne pouvaient être maintenues que par un métabolisme en mouvement dans lequel la digestion et l'élimination précèdent toute prise de nourriture.

Cette vision du monde aussi limitée qu'autoritaire permettrait d'appréhender l'appropriation et l'exploitation débridées de territoires étrangers, la soumission, la réduction en esclavage et l'assassinat des peuples non-européens, ainsi que l'éradication de leur culture dépréciée, comme des étapes d'un processus naturel. Et la formule mal comprise de la théorie de l'évolution, selon laquelle seul le plus fort survit, comme une justification des crimes commis.

On ne peut naturellement déplorer que ce qui manque, ce qui a disparu – et dont nous est parvenu un quelconque vestige, un signe, parfois à peine plus qu'une rumeur, une trace à moitié effacée, les répercussions d'un écho. Comme j'aimerais savoir ce que signifient les géoglyphes de Nazca dans la pampa péruvienne, comment finit le fragment 31 de Sappho et ce que l'existence d'Hypathie avait de si menaçant pour qu'on ne se contente pas de déchiqeter l'ensemble de son œuvre, mais qu'on la démembre elle aussi.

Certains reliquats semblent parfois commenter eux-mêmes leur destin. Ainsi, tout ce qui a été conservé de l'opéra de Monteverdi *L'Arianna* est précisément le lamento, dans lequel l'héroïne du titre chante avec désespoir : « Laissez-moi mourir. Car qui pourrait me consoler en un sort si cruel, en un si grand martyr ? Laissez-moi mourir ! » Sur le tableau de Lucian Freud volé dans un musée à Rotterdam, qui n'existe

sans doute plus qu'en reproduction et que la mère de l'un des voleurs aurait fait brûler dans un chauffe-bain romain, on voit une femme aux yeux fermés dont on ne peut pas dire avec certitude si elle dort simplement ou si elle est déjà morte. Et de l'œuvre du poète tragique Agathon n'ont été transmis que deux bons mots, cités par Aristote : *L'art aime le hasard, le hasard aime l'art* ainsi que *Les dieux eux-mêmes ne peuvent pas changer le passé*.

Ce qui reste inaccessible aux dieux semble être inlassablement convoité par les despotes de toutes les époques : leur volonté destructrice ne se satisfait pas d'intervenir sur le présent. Qui veut contrôler l'avenir doit abolir le passé. Et quiconque se déclare le père originel d'une nouvelle dynastie, la source de toute vérité, doit éradiquer la mémoire de ses prédécesseurs et interdire toute pensée critique, comme le fit Qin Shi Huangdi, autoproclamé « Premier auguste souverain de Qin », lorsqu'il ordonna en 213 avant Jésus-Christ l'un des premiers autodafés de livres avéré et que tous ceux qui s'y opposèrent furent exécutés ou condamnés au travail forcé sur les chantiers des routes impériales et de la Grande muraille de Chine – ou encore sur la construction de cet immense complexe funéraire dont les ornements mégalomanes comprenaient une armée en terre cuite de soldats grandeur nature avec leurs chars de combat, leurs chevaux et leurs armes, dont les copies circulent aujourd'hui en stars de l'histoire universelle, faisant advenir la commémoration recherchée par son commanditaire et la minant du même coup en une profanation sans pareille.

Bien souvent, le projet douteux de faire table rase du passé trouve son origine dans la volonté compréhensible de tout recommencer. On dit qu'au milieu du XVII^e siècle, le parlement anglais aurait sérieusement discuté de brûler les archives de la Tower of London, « afin d'effacer toute mémoire des choses passées, afin que la vie recommence », selon la formule de Samuel Johnson citée par Jorge Luis Borges et que je n'arrive pas à retrouver.

Comme chacun sait, la Terre elle-même est un amoncellement de décombres d'un avenir passé, et l'humanité est une communauté disparate d'héritiers s'écharpant à propos d'un temps ancestral, numineux, voué à être continuellement accaparé et remodelé, récusé et détruit, ignoré et refoulé, si bien que, contrairement à ce qu'on croit généralement, ce n'est pas dans l'avenir, mais dans le passé que se situe le vrai espace des possibles. Et c'est précisément pour cette raison que sa réinterprétation fait partie des premières mesures officielles de nouveaux régimes politiques. Pour qui a vécu, comme moi, la fracture de l'histoire, le démantèlement des monuments, la destruction des images par les vainqueurs, il n'est pas difficile de reconnaître dans chaque vision du futur un passé à venir, au sein duquel, par exemple, les ruines du château de Berlin reconstruit devront à leur tour céder la place à une réplique du Palais de la République.

Au Salon de Paris de 1796, en l'an V de la République, Hubert Robert, un peintre architectural qui avait immortalisé aussi bien la prise de la Bastille que la démolition du château de Meudon et la profanation des tombeaux royaux de Saint-Denis, exposait deux toiles au palais du Louvre. L'une présentait son projet d'aménagement de la Grande Galerie du Louvre au sein du palais royal – une salle remplie de peintures et de sculptures, aussi abondamment fréquentée qu'illuminée grâce à sa toiture en verre –, et l'autre le même espace dans l'avenir, sous la forme d'une ruine. Là où la première vision d'avenir est illuminée par le haut, la deuxième donne sur un ciel nuageux : les voûtes se sont effondrées, les murs sont lugubres et nus, des sculptures démembrées jonchent le sol. Seul l'Apollon du Belvédère, un trophée des razzias napoléoniennes, se dresse parmi les décombres, encrassé mais intact. Les touristes venus constater la catastrophe rôdent dans ce paysage de ruines, en dégagent des torsos ensevelis, se réchauffent auprès d'un feu. Des pousses éclosent dans les fissures des voûtes. La ruine est un lieu utopique où le passé et l'avenir ne font qu'un.